



HAL
open science

Les “ professeurs d’énergie ” dans la littérature française de la première moitié du XXe siècle : un mythe politique et littéraire

Nicolas Di Méo

► **To cite this version:**

Nicolas Di Méo. Les “ professeurs d’énergie ” dans la littérature française de la première moitié du XXe siècle : un mythe politique et littéraire. Eric Benoît. *Ecritures de l’énergie*, 42, Presses universitaires de Bordeaux, pp.301-319, 2017, Modernités, 979-10-300-0206-5. hal-03006240

HAL Id: hal-03006240

<https://hal.science/hal-03006240>

Submitted on 15 Nov 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Les « professeurs d'énergie » dans la littérature française de la première moitié du XX^e siècle : un mythe politique et littéraire

Au début des *Déracinés*, en 1897, Maurice Barrès raconte la visite que ses personnages – un groupe de jeunes Lorrains montés à Paris – effectuent aux Invalides, sur le tombeau de Napoléon. Que cherchent-ils à cette occasion ? Rien de moins qu'un modèle à imiter, ou plutôt une source d'inspiration, un « professeur d'énergie » :

Professeur d'énergie ! telle est sa physionomie définitive et sa formule décisive, obtenues par la superposition de toutes les figures que nous retracent de lui les spécialistes, les artistes et les peuples. De tant de Napoléons, les traits communs nous représentent un exciteur de l'âme. Quand les années auront détruit l'œuvre de ce grand homme et que son génie ne conseillera plus utilement les penseurs ni les peuples, puisque toutes les conditions de vie sociale et individuelle qu'il a envisagées se seront modifiées, quelque chose pourtant subsistera : sa puissance de multiplier l'énergie¹.

Barrès se livre à une étude rapide – et partielle – de la réception de la figure de Napoléon (chez les savants, les artistes, mais aussi dans les représentations collectives) pour extraire ce qui, selon lui, en constitue le dénominateur commun et fait l'essence de l'empereur. Or cette valorisation non du modèle de gouvernement impérial, mais bien de l'individu qu'a été Napoléon, et en particulier de son énergie, se comprend d'autant mieux qu'une menace, selon le narrateur, pèse sur la France contemporaine, celle de la décadence.

Une telle conviction n'a rien pour surprendre à la fin du XIX^e siècle. Il s'agit, au contraire, d'un discours relativement fréquent à l'époque, au point que la décadence peut être considérée comme un véritable « mythe politique », dans le sens que l'historien Raoul Girardet a donné à cette notion, c'est-à-dire comme un « système de croyance cohérent et complet »² dépassant les clivages politiques, susceptible d'être investi et utilisé aussi bien par la droite que par la gauche. Girardet identifie quatre grandes configurations mythologiques : la conspiration, l'âge d'or, le sauveur et l'unité. La décadence n'en fait pas partie en tant que telle, mais elle se trouve à l'intersection de ces différents mythes et s'inscrit notamment dans une continuité certaine avec celui de l'âge d'or. La figure du professeur d'énergie, quant à elle, se trouve dans le prolongement de celle du sauveur ; le professeur d'énergie est un modèle, quelqu'un que l'on doit suivre ou imiter. Bien que l'expression, chez Barrès, soit employée à propos de Napoléon, il n'est cependant pas nécessaire, dans la littérature de la période, d'être empereur pour remplir une telle fonction ; il est également des professeurs d'énergie plus anonymes, mais qui, quel que soit leur statut social, possèdent des qualités bien spécifiques.

Pour comprendre les enjeux qui sont associés à ces personnages, toutefois, il convient de s'interroger sur la manière d'envisager la décadence elle-même, et notamment sur le paradoxe qui voit coexister deux conceptions en apparence contradictoires de ce mythe. La première, courante à la fin du XIX^e siècle, voit dans le déclin la conséquence de l'épuisement de la France et de l'Occident ; la seconde, légèrement postérieure, car elle se développe plutôt à partir de l'entre-deux-guerres,

¹ Maurice Barrès, *Les Déracinés*, in *Romans et voyages*, Paris, Robert Laffont, collection Bouquins, 1994, vol. I, p. 608-609 [1^{ère} édition des *Déracinés* : 1897].

² Raoul Girardet, *Mythes et mythologies politiques*, Paris, Seuil, 1986, p. 12.

mais sans entraîner la disparition de la précédente, conçoit au contraire la décadence comme le résultat d'une débauche d'énergie, d'un triomphe de la matière sur l'esprit ayant causé d'irréremédiables ruptures d'équilibre. Dans un tel contexte, les figures de professeurs d'énergie semblent jouer deux rôles distincts – ou, parfois, un double rôle : lutter contre l'épuisement de la civilisation, d'une part ; donner à l'énergie du monde moderne un visage humain, d'autre part, afin de la canaliser, de la contrôler autant que possible et ainsi de permettre à l'humanité d'échapper à la tyrannie de la matière.

La décadence comme perte d'énergie

La notion de décadence connaît, dans le dernier tiers du XIX^e siècle, un succès certain. Sur le plan politique, le contexte français est marqué par la défaite de 1870 contre l'Allemagne, ainsi que par l'amputation d'une partie du territoire national, correspondant à l'Alsace-Moselle, qui sont à l'origine d'un sentiment de faiblesse et d'humiliation, mais aussi d'un vif désir de revanche. L'idée d'un éloignement par rapport à des origines glorieuses, à des temps héroïques définitivement révolus, imprègne les œuvres de nombreux écrivains et intellectuels, comme Paul Bourget, qui définit l'homme des périodes de décadence comme un être raffiné, intelligent, curieux de tout, capable de comprendre le monde dans sa diversité, mais velléitaire, incapable d'agir avec vigueur et de s'opposer aux forces qui le menacent :

L'homme [des époques de décadence] devient alors critique et dilettante au lieu d'être croyant et créateur. [...] Il est égoïste mais fin, dégoûté mais curieux, impuissant aux grandes œuvres, mais plus sagace connaisseur des passions ; en un mot, il est le civilisé accompli, toujours à la veille d'être vaincu par le barbare, mais, comme dit Pascal, il est supérieur en un sens, à ce qui le tue. Car il sait qu'il meurt et pourquoi il meurt, tandis que le barbare ne sait pas pourquoi il est le plus fort³.

Ces lignes sont extraites d'un article consacré à l'empereur Hadrien, intitulé « Un César voyageur », mais elles pourraient s'appliquer à la plupart des contemporains de l'auteur, qui analyse ce qu'il estime être un phénomène récurrent dans l'histoire de l'humanité, selon une logique établissant une équivalence entre les derniers siècles de l'Empire romain et l'époque moderne que l'on retrouvera chez d'autres écrivains, tel Paul Valéry dans sa conférence de 1919 sur « La Crise de l'Esprit » :

Je ne déteste pas de généraliser la notion de moderne et de donner ce nom à certain mode d'existence, au lieu d'en faire un pur synonyme de contemporain. Il y a dans l'histoire des moments et des lieux où nous pourrions nous introduire, nous modernes, sans troubler excessivement l'harmonie de ces temps-là [...]. Il est clair que la Rome de Trajan, et que l'Alexandrie des Ptolémées nous absorberaient plus facilement que bien des localités moins reculées dans le temps, mais plus spécialisées dans un seul type de mœurs et entièrement consacrées à une seule race, à une seule culture et à un seul système de vie⁴.

Les époques modernes se caractériseraient par leur diversité et leur complexité, alors que les autres périodes de l'histoire seraient beaucoup plus simples et homogènes. C'est la raison pour laquelle,

³ Paul Bourget, « Un César voyageur », in *Etudes et portraits*, Paris, Alphonse Lemerre Editeur, 1889, p. 319-320.

⁴ Paul Valéry, « La Crise de l'Esprit », *Variété*, in *Œuvres*, Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1957, p. 992 [1^{ère} édition de « La Crise de l'Esprit » : 1919].

selon Bourget, le cosmopolitisme, le dilettantisme et l'ironie, incompatibles avec l'énergie et l'esprit créateur des premiers âges, apparaissent comme les marqueurs indiscutables de la modernité et de la décadence. A la suite de son voyage aux Etats-Unis, qu'il relate dans *Outre-mer* (1895), l'écrivain va cependant modifier quelque peu son point de vue. Constatant que les énergiques Américains sont capables d'une curiosité intellectuelle et esthétique qui n'a rien à envier à celle des Européens, il en conclut que le dilettantisme n'est pas en soi un signe de déclin, mais que la cause unique du phénomène se situe dans la vieillesse des sociétés :

C'est ainsi qu'avec une curiosité intensément, continuellement [sic] active, l'Américain en arrive, lui, le fils d'une nation récente, à la disposition d'esprit que nous sommes habitués à considérer comme le vice suprême et le raffinement dernier des siècles de décadence : le dilettantisme. Cette disposition de l'âme qui consiste à s'insinuer par la pensée dans les formes de la vie les plus différentes, les plus contradictoires, à les épouser en les comprenant, à s'y prêter sans s'y donner, – nulle part je ne l'ai rencontrée plus développée qu'aux Etats-Unis. J'en ai conclu que nous avons bien tort, nous autres moralistes de la vieille Europe, d'attribuer à cette manière d'être nos dégénérescences sentimentales et nos maladies de la volonté. Elles tiennent bien plus simplement à notre vieillesse de société. "Tout est pur aux purs," dit un proverbe souvent mal interprété⁵.

Si Bourget revient des Etats-Unis plus fasciné par l'énergie américaine qu'il ne s'y attendait (du moins est-ce ce qu'il affirme à la fin d'*Outre-mer*), son voyage a été pour lui l'occasion de confirmer, par la vertu du contraste, ce qu'il pensait avant de partir au sujet de l'épuisement de l'Europe.

Dans ces conditions, quelles sont les explications avancées par les auteurs du tournant des XIX^e et XX^e siècles pour rendre compte de cette déperdition d'énergie ? Deux types de causalité semblent s'opposer : une causalité externe et une causalité interne. La causalité externe repose sur l'idée selon laquelle le mélange des peuples, le métissage, serait à l'origine d'un affaiblissement des caractères originaux de chaque culture ou de chaque « race ». C'était déjà l'argument central de *l'Essai sur l'inégalité des races humaines* (1853-1855) de Gobineau, qui n'a jamais exercé une influence majeure en France, mais qui a tout de même contribué à façonner les représentations de certains écrivains, tels Paul Bourget et, plus tard, Paul Morand⁶ (chez ce dernier, toutefois, en ce qui concerne la France, on trouve aussi le discours identitaire courant à son époque, qui la voit comme une terre de mélange⁷, de sorte que c'est autant la pureté raciale que l'équilibre entre les influences du Nord et du Midi qu'il s'agit, selon lui, de préserver : « [...] toute la vie française est une question d'équilibre entre le Midi et le Nord. Depuis un siècle, cet équilibre est rompu. Nous avons besoin de

⁵ Paul Bourget, *Outre-mer*, Paris, Alphonse Lemerre Editeur, 1895, tome II, p. 186-187.

⁶ Le paradoxe gobinien est que les « races supérieures » seraient responsables de leur propre décadence, car ce seraient leur énergie et leur appétit de conquête qui, en les poussant à sortir de leurs frontières pour constituer des empires cosmopolites, les conduiraient à se mêler aux « races inférieures », et par conséquent à perdre leur pureté originelle.

⁷ Voir à ce sujet Anne-Marie Thiesse, *La Création des identités nationales*, Paris, Seuil, 1999, p. 192-193 : « C'est qu'au XIX^e siècle se met en place une conception de la spécificité française fondée sur la variété des ressources naturelles du pays : la France, par sa diversité, peut s'enorgueillir d'être une sorte de résumé idéal de l'Europe [...]. La conception de la France comme synthèse harmonieuse de la diversité européenne deviendra, sous la Troisième République, un *topos* universitaire et politique. Cette représentation de la France comme synthèse de la diversité a un corollaire, énoncé vigoureusement et répétitivement : la France, alliance harmonieuse des contrastes, est terre par excellence de la modération ».

sang celte, de sang saxon et germanique, de sang nordique. Or, il entre chez nous des Levantins, des Sémites, des Latins du Sud, races de trafiquants et de politiciens futurs »⁸).

Ainsi, l'idée selon laquelle la décadence serait le résultat de l'influence de l'étranger est fréquente durant cette période. Certes, elle ne repose pas toujours sur un déterminisme biologique aussi strict et radical que chez Gobineau. Lorsque Barrès, dans *Les Déracinés*, s'inquiète, à travers le portrait de l'Arménienne Astiné Aravian, du caractère émoullent des influences orientales sur la population française, c'est à un ensemble de faits ethno-culturels stéréotypés qu'il fait référence. Mais l'idée d'une déperdition d'énergie au contact de l'autre demeure bel et bien présente. On la retrouve d'ailleurs, cette fois dans une perspective assez proche du primitivisme, au sujet de peuples exotiques. C'est le cas dans *Les Immémoriaux* (1907) et *Le-Maître-du-Jour* (rédigé entre 1907 et 1916, mais publié de manière posthume en 1995) de Victor Segalen, où l'auteur estime que le déclin des Polynésiens est lié à leur renoncement aux traditions locales et à leur adoption des usages des envahisseurs européens. Là encore, la décadence se traduit par un épuisement vital des individus concernés.

Un autre réseau d'explications, quant à lui, privilégie plutôt une causalité interne. Il repose sur l'idée selon laquelle les grandes civilisations, en devenant trop complexes et raffinées, finiraient par perdre leur énergie originelle. A la fin du XIX^e siècle, c'est l'un des leitmotifs de Paul Bourget. Dans « Un César voyageur », Hadrien, qui « fut le passant de toutes les idées comme il avait été le passant de toutes les routes »⁹, symbolise l'impuissance des êtres détachés de tout, mais aussi la faiblesse du civilisé par rapport à la brutale et énergique inconscience du barbare. L'énergie et la force, ici, s'opposent clairement à la civilisation. Mais l'un des exemples les plus connus de cette approche est probablement *Le Déclin de l'Occident* d'Oswald Spengler, dont la première partie a été publiée en 1918 et la seconde en 1923 et qui a été traduit en français en 1931. Spengler distingue huit grandes civilisations – dont l'Occident fait partie – qu'il conçoit comme des organismes suivant un développement toujours identique : croissance, apogée, déclin. La décadence, dans cette logique, n'est donc pas la conséquence d'une action extérieure, mais celle d'une évolution interne inévitable, autrement dit d'une forme de fatalité historique.

C'est un raisonnement analogue que suit Paul Valéry dans « La Crise de l'Esprit », même si les causalités internes et externes, chez lui, tendent à se confondre (ce qui, en fait, est relativement fréquent dans les discours de l'époque). L'écrivain souscrit en effet à la représentation faisant de l'Europe contemporaine un monde entré en décadence car devenu trop riche et trop complexe : « tout le spectre de la lumière intellectuelle a étalé ses couleurs incompatibles, éclairant d'une étrange lueur contradictoire l'agonie de l'âme européenne »¹⁰. Or si ce sentiment de décadence est intimement lié à la guerre qui vient de s'achever, l'explication, selon l'auteur, se situe dans ce qu'était l'état de l'Europe en 1914, avant le déclenchement du conflit. On retrouve alors le thème de la rupture d'équilibre :

Eh bien ! l'Europe de 1914 était peut-être arrivée à la limite de ce modernisme. Chaque cerveau d'un certain rang était un carrefour pour toutes les races de l'opinion ; tout penseur, une exposition universelle de pensées. Il y avait des œuvres de l'esprit dont la richesse en contrastes et en impulsions

⁸ Paul Morand, *Hiver caraïbe*, Paris, Flammarion, 1991, p. 174 [1^{ère} édition : 1928].

⁹ Paul Bourget, « Un César voyageur », *op. cit.*, 322.

¹⁰ Paul Valéry, *op. cit.*, p. 990.

contradictoires faisait penser aux effets d'éclairage insensé des capitales de ce temps-là : les yeux brûlent et s'ennuient... Combien de matériaux, combien de travaux, de calculs, de siècles spoliés, combien de vies hétérogènes additionnées a-t-il fallu pour que ce carnaval fût possible et fût intronisé comme forme de la suprême sagesse et triomphe de l'humanité ?¹¹

L'Europe d'avant-guerre serait devenue une civilisation trop complexe en raison de son cosmopolitisme (« exposition internationale de pensées »), sans qu'il soit possible de faire la part exacte de la responsabilité interne (mouvement naturel de diversification) et de la responsabilité externe (invasion de formes culturelles étrangères). Quoi qu'il en soit, le résultat est un épuisement de l'esprit européen, que Valéry n'hésite pas à faire s'exprimer à la première personne : « Mais moi, ne suis-je pas fatigué de produire ? N'ai-je pas épuisé le désir des tentatives extrêmes et n'ai-je pas abusé des savants mélanges ? »¹² Surcharge, rupture d'équilibre et lassitude seraient inséparables des civilisations trop riches, trop variées, qui atteindraient leur apogée esthétique et culturel au moment où leur vitalité se serait déjà en partie évanouie.

La décadence comme débauche incontrôlée d'énergie

La représentation associant décadence et épuisement coexiste toutefois, durant la première moitié du XX^e siècle, et surtout pendant l'entre-deux-guerres, avec une autre conception des choses, en apparence contradictoire, qui voit le phénomène comme la conséquence d'une débauche d'énergie liée au triomphe de la matière sur l'esprit. Dans *Outre-mer*, en 1895, Paul Bourget évoquait déjà le matérialisme des Etats-Unis ; mais l'énergie du Nouveau-Monde s'opposait, selon lui, à toute idée de décadence. A partir de l'entre-deux-guerres, au contraire, la conception d'une décadence énergique va faire peu à peu son chemin. Ainsi, dans *Paris-Tombouctou*, Paul Morand explique la fascination de l'Europe contemporaine pour l'Afrique et ce que l'on appelait alors « l'art nègre » comme l'aboutissement d'une évolution propre à l'Occident, qui, renonçant progressivement aux valeurs de l'esprit, se serait rapproché des autres cultures : « Ce qu'il faut dire, c'est qu'étant descendus à une certaine manière de concevoir la vie, nous nous y rencontrons désormais avec tous ceux qui sont fidèles à leurs instincts ; ayant concédé à la matière le pas sur l'esprit, nous devons fatalement nous mêler à ceux qui vivent suivant la même loi »¹³. Or les peuples noirs frappent Morand par leur énergie vitale, qu'il compare régulièrement à des décharges électriques, aussi bien dans *Paris-Tombouctou*, où il évoque des Africaines que la danse secoue « comme une décharge électrique »¹⁴, que dans la nouvelle « Congo », qui fait partie du recueil *Magie noire* et dont l'héroïne, inspirée de Josephine Baker, possède une énergie qualifiée de « décharge plus violente que celle de la chaise électrique »¹⁵. Congo apparaît ainsi en mesure de régénérer une Europe à bout de souffle, qui, au prix d'une sorte de renoncement à soi-même, retrouve – au moins provisoirement – énergie et vitalité : « La banquise de ces Européens bien élevés, timides, à jeun, va craquer de partout. [...] [Cette] jeune sorcière pulvérise les mélodies musicales, politiques ou sentimentales des

¹¹ *Ibid.*, p. 992

¹² *Ibid.*, p. 994.

¹³ Paul Morand, *Paris-Tombouctou*, in *Voyages*, Paris, Robert Laffont, collection Bouquins, 2001, p. 98 [1^{ère} édition de *Paris-Tombouctou* : 1929].

¹⁴ *Ibid.*, p. 71.

¹⁵ Paul Morand, « Congo », *Magie noire*, in *Nouvelles complètes*, tome I, Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1992, p. 515 [1^{ère} édition de *Magie noire* : 1928].

Blancs, les oblige à revenir aux commencements du monde, à la simplicité des grandes fougères. Elle leur impose sous des noms modernes : *fox-trot*, *camel-walk*, etc., les vieilles danses totémiques africaines »¹⁶.

Le thème de l'électricité est d'autant plus important qu'il se trouve, dans *New York* (1930), à l'origine d'une véritable identification du moderne et du primitif, notamment dans la description que fait l'auteur des environs de Columbus Circle, au sud de Central Park, lorsqu'il compare les lumières de la ville à un gigantesque « feu de brousse » : « Toute cette façade nord s'est allumée, sur un front de deux kilomètres. De Columbus Circle à droite, jusqu'au Plaza et aux tours du Sherry Netherland, sur ma gauche, les gratte-ciel en feu se sont arrêtés brusquement au bord de cette citerne sombre, Central Park. Placé au centre de l'obscurité, je jouis de ce grand feu de brousse qui m'entoure en carré, me menace et m'épargne »¹⁷. Pour Morand, les Etats-Unis constituent un prolongement à la fois grandiose et monstrueux de l'Europe (« c'est nous, race aryenne, qui avons fait cela ! »¹⁸) et marquent l'évolution de la « race blanche » vers un matérialisme dont la violence, l'énergie et la vulgarité la rapprochent de plus en plus des autres « races ». Mais s'il y a là un constat de décadence, il y a également une fascination indéniable pour la puissance de la métropole new yorkaise : « Ce que New York a de suprêmement beau, de vraiment unique, c'est sa violence. Elle l'ennoblit, elle l'excuse, elle fait oublier sa vulgarité. Car New York est vulgaire ; il est plus fort, plus riche, plus neuf que n'importe quoi, mais il est commun. La violence de la ville est dans son rythme »¹⁹.

On retrouve ce thème de la rencontre du moderne et du primitif chez d'autres écrivains de l'époque, comme par exemple Marguerite Yourcenar qui, dans un essai de 1929 intitulé « Diagnostic de l'Europe », écrit que, « scandant les phrases bruyantes et heurtées de cette étonnante agonie [celle de l'Europe], la musique afro-américaine, passion subite, emporte à la rencontre d'un monde barbare un monde qui redevient barbare »²⁰. La décadence, dans cette perspective, devient alors une sorte de spectacle magnifique, comme si la richesse culturelle et esthétique d'une époque était inversement proportionnelle à sa santé morale :

Faire trouver fades les âges classiques, c'est le danger des décadences. Et je n'ai tant dit que notre époque est malade que pour me réserver de dire à la fin qu'elle est belle. [...] En attendant que d'autres prodiges, quelques siècles après nous, dilapident les richesses accumulées par nos successeurs, soyons sensibles à la chance d'être les gaspilleurs d'une race. [...] Jouissons d'un spectacle qui ne revient sur l'affiche que deux ou trois fois par millénaire – ou plutôt, résignés d'avance aux ténèbres qui vont suivre, assistons, reconnaissants d'une telle aubaine, au bouquet final du feu d'artifice d'un monde²¹.

A partir de l'entre-deux-guerres, la conception de la décadence, dans la littérature française, tend donc à se complexifier. Le thème de l'épuisement de la civilisation ne disparaît pas, mais il coexiste de plus en plus avec une autre représentation, qui insiste sur les idées de spectacle et de puissance

¹⁶ *Ibid.*, p. 514-516.

¹⁷ Paul Morand, *New York*, in *Voyages*, éd. cit., p. 316 [1^{ère} édition de *New York* : 1930].

¹⁸ *Ibid.*, p. 321.

¹⁹ *Ibid.*, p. 323.

²⁰ Marguerite Yourcenar, « Diagnostic de l'Europe », in *Essais et Mémoires*, Paris, Gallimard, 1991, p. 1654 [1^{ère} édition de « Diagnostic de l'Europe » : 1929].

²¹ *Ibid.*, p. 1655.

inégalée²². Les figures de professeurs d'énergie et les enjeux qui leur sont associés doivent alors être interprétés à la lumière de ce contexte particulier.

Les professeurs d'énergie comme régénération de l'humanité (et d'abord de la France)

La quête barrésienne de professeurs d'énergie ne se limite pas aux années de la fin du XIX^e siècle. Elle se poursuit au contraire, sous des formes diverses et chez des auteurs variés, tout au long de la première moitié du XX^e – du moins jusqu'au déclenchement de la Seconde Guerre mondiale. Bien que le culte de l'énergie et la recherche de chefs ou de modèles à imiter aient souvent été associés à une forme de sensibilité fasciste ou préfasciste, il serait cependant erroné de les réduire au cadre de cette seule culture politique. Certes, de tels impératifs caractérisent indéniablement les mouvements d'inspiration fasciste. Dans *Gilles* (1939), de Pierre Drieu la Rochelle, le personnage principal souhaite la venue d'un chef énergétique et charismatique, capable de sauver et de régénérer le pays. La description des intrigues politiques et parlementaires, notamment au sein du Parti radical, est sans pitié pour les responsables de la Troisième République, dans une veine qui ressortit au classique antiparlementarisme de l'époque :

Ce qui paraissait à Gilles fantastique chez les gros personnages de l'estrade, c'était que leur parade se perpétuât dans une impunité apparente au milieu du XX^e siècle, au milieu de cette Europe tous les jours plus étrangement autre, que Gilles connaissait bien. Il y avait l'immense et obscur complot des Soviets, les jeunes Etats slaves à la barbarie mal étouffée, le fascisme italien mordu de la rage des pauvres, l'Allemagne puérilement provoquée et tourmentée par nous, grondante »²³.

C'est bien à une variation sur le thème du déclin que l'on a affaire ici, à travers l'idée selon laquelle des masses d'énergie s'accumuleraient contre une France et un Occident à bout de souffle. On retrouve une fois de plus, dans le contexte international tendu des années 1930, le thème des barbares (qu'ils soient slaves, soviétiques ou germaniques) s'apprêtant à triompher d'une civilisation moribonde. Or l'homme providentiel qu'attend le narrateur ne se présentera pas et Gilles, à la fin du roman, pour essayer d'échapper à l'enlisement général, choisira de s'engager aux côtés des troupes franquistes durant la guerre civile espagnole, afin de rejoindre les rangs d'une sorte d'Internationale fasciste articulant étroitement patriotisme et universalisme.

Pourtant, il serait simpliste d'affirmer que la valorisation de l'énergie, pendant l'entre-deux-guerres, serait nécessairement le signe d'une sensibilité fasciste ou préfasciste. On retrouve aussi ce thème chez des auteurs de gauche, notamment parmi ceux qui se réclament de la lutte antifasciste, tel André Malraux dans *L'Espoir* (1937). Bien que le livre mette en scène une foule de personnages et présente une structure éclatée, juxtaposant des épisodes qui se déroulent sur des fronts différents, l'un de ses fils directeurs est l'évolution du personnage de Manuel, qui ouvre et clôt le récit, passant d'une bohème assez insouciant lors du déclenchement du soulèvement à l'acceptation progressive de la discipline militaire, seule condition pour combattre efficacement et transformer l'enthousiasme lyrique du début en une action décisive. Manuel est un professeur de discipline, mais aussi d'énergie,

²² Voir à ce sujet, notamment, Nicolas Di Méo, « “Le bouquet final du feu d'artifice d'un monde” : le spectacle de la décadence dans la littérature française de l'entre-deux-guerres », in Bénédicte Brémard et Marc Rolland (dirs.), *De l'âge d'or aux regrets*, Paris, Michel Houdiard Editeur, 2009, p. 80-89.

²³ Pierre Drieu la Rochelle, *Gilles*, Paris, Gallimard, 1939, p. 551.

et, significativement, les personnages de ce genre semblent particulièrement à l'aise dans la littérature à thèse ou engagée, qu'elle soit de gauche ou de droite – ce qui est, rappelons-le, le propre des « mythes politiques », puisque ces derniers transcendent les clivages politiques.

Durant la première moitié du XX^e siècle, cependant, les figures de professeurs d'énergie sont également présentes dans un autre domaine, celui de la littérature coloniale. Les historiens ont en effet montré que l'expansion coloniale, si elle obéissait à des intérêts militaires, stratégiques et économiques, était aussi présentée comme une façon de lutter contre le déclin ou l'affaiblissement de la France. Cette idée est présente dès le début de la seconde grande phase d'expansion française, celle qui débute avec la prise d'Alger en 1830. Dans les textes qu'il a consacrés à la mise en valeur de la nouvelle colonie, après s'y être rendu à deux reprises, en 1841 et 1846, Alexis de Tocqueville, alors député, insiste sur ce point afin de convaincre ses collègues de la Chambre de poursuivre l'effort en faveur de la colonisation, à une époque où le vote des crédits nécessaires n'allait pas de soi. Pour lui, la mise en valeur de l'Algérie représente – entre autres choses – une preuve de la force et de la vitalité de la France :

Je ne crois pas que la France puisse songer sérieusement à quitter l'Algérie. L'abandon qu'elle en ferait serait aux yeux du monde l'annonce certaine de sa décadence. Il y aurait beaucoup moins d'inconvénient à nous voir enlever de vive force notre conquête par une nation rivale. Un peuple dans toute sa vigueur et au milieu même de sa force d'expansion, peut être malheureux à la guerre et y perdre des provinces. [...] Mais si la France reculait devant une entreprise où elle n'a devant elle que les difficultés naturelles du pays et l'opposition des petites tribus barbares qui l'habitent, elle paraîtrait aux yeux du monde plier sous sa propre impuissance et succomber par son défaut de cœur. Tout peuple qui lâche aisément ce qu'il a pris et se retire paisiblement de lui-même dans ses anciennes limites, proclame que les beaux temps de son histoire sont passés. Il entre visiblement dans la période de son déclin²⁴.

Abandonner l'Algérie serait non seulement proclamer la décadence de la France aux yeux du monde, mais aussi, en quelque sorte, l'encourager, tandis que la poursuite du projet colonial constitue au contraire un remède face aux risques de déclin – remède d'autant plus important que la France du début des années 1840, vingt-cinq ans après Waterloo et la chute de Napoléon, ne jouerait plus, selon l'auteur, de rôle prééminent dans les affaires européennes : « Si jamais la France abandonne l'Algérie, il est évident qu'elle ne peut le faire qu'au moment où on la verra entreprendre de grandes choses en Europe et non pas dans un temps comme le nôtre où elle semble descendre au second rang et paraît résignée à laisser passer en d'autres mains la direction des affaires européennes »²⁵.

Cet état d'esprit se renforcera après 1870 et la défaite contre l'Allemagne. Dans *Contre la décadence : histoire de l'imagination française dans le roman (1890-1914)*, Pierre Citti a montré à quel point l'expérience des colonies, au tournant des XIX^e et XX^e siècles, a pu être perçue par ceux qui l'ont vécue (ou tout au moins qui l'ont mise en mots) comme un moyen d'échapper à la routine, à l'affaiblissement et au déclin de la métropole²⁶. La valorisation d'une espèce de simplicité barbare, par opposition non seulement au raffinement de la civilisation, mais aussi à l'idéologie du progrès,

²⁴ Alexis de Tocqueville, *Travail sur l'Algérie*, in *Œuvres*, Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1991, vol. I, p. 691 [texte daté de 1841].

²⁵ *Ibid.*

²⁶ Voir Pierre Citti, *Contre la décadence : histoire de l'imagination française dans le roman (1890-1914)*, Paris, PUF, 1987.

est présente chez plusieurs auteurs, comme Ernest Psichari dans *L'Appel des armes* (1913) : « Les soldats ne sont pas des hommes du progrès. Le cœur n'a pas changé, ni les principes, ni la doctrine. Cette pureté, cette simplicité barbares qui sont à eux et leur bien, Nangès les retrouvait là, merveilleusement préservées de toute contamination »²⁷. Certes, tous ceux qui tentaient l'aventure coloniale avant 1914 n'étaient pas présentés comme des barbares dans la littérature de l'époque, mais la présence de cette notion, connotée positivement, est ici intéressante. L'hostilité de l'auteur vise autant la civilisation décadente telle que la décrit Paul Bourget que la croyance en un « progrès » inéluctable, identifiée à « l'américanisme ». Les colons sont alors présentés comme des hommes simples et rudes : « Des forts, des simples, un peu poètes, pas modernes. Quelques-uns – rares – des ambitieux effrénés, – et ils étaient admirables. Les autres, des poètes, et ils étaient aimables. Ils n'étaient pas modernes. On ne pouvait pas les confondre. Ces Africains, qui représentaient le caractère aventureux, indépendant de la race, ces inactuels, avaient des visages particuliers »²⁸. Le terme « inactuels » est significatif, car il rejoint le thème du barbare, dont l'énergie et la vitalité s'opposent à la représentation d'une civilisation à bout de souffle.

Les choses, toutefois, évoluent quelque peu durant l'entre-deux-guerres, à une époque où la conquête, dans les discours coloniaux, cède la place à la mise en valeur. Alors que les « barbares » et les « inactuels » de Psichari cherchaient avant tout à fuir un monde qui les écœurait, les figures de colons les plus fréquentes, dans les années 1920 et 1930, tentent au contraire de réconcilier énergie et modernité, vitalité et progrès technique. Les militaires et les explorateurs intrépides continuent d'être célébrés, mais ils font déjà partie du passé et doivent de plus en plus composer avec les entrepreneurs, les exploitants et les administrateurs, qui étaient déjà présents dans la période précédente, bien sûr, mais qui deviennent alors les nouveaux héros de la propagande coloniale. Il s'agit de présenter des modèles destinés à susciter des vocations – avant tout parmi les jeunes – et à lutter contre ce qui est perçu comme le risque d'un déclin qualitatif de la population française. Ces idées sont parfaitement illustrées chez un propagandiste colonial comme Georges Le Fèvre. En 1927, cet écrivain-reporter consacre une étude au cycle du caoutchouc, de sa récolte en Asie du sud-est à sa transformation industrielle dans le cadre de l'industrie du pneumatique. Le texte s'intitule *L'Épopée du caoutchouc*. Commandité par *La Dépêche coloniale*, il paraît d'abord dans ce journal, puis fait l'objet d'une édition en volume, avec une préface de l'homme d'affaires Octave Homberg, qui était notamment directeur de la *Dépêche coloniale* et président de la Société des caoutchoucs de l'Indochine. L'objectif de l'enquête est de faire mieux connaître cette matière première auprès du public français, afin que celui-ci soutienne les investissements en sa faveur, dans un contexte marqué par un certain retard par rapport aux concurrents britanniques et hollandais. Or dans sa préface, Octave Homberg reprend un lieu commun d'époque, selon lequel l'aventure coloniale représenterait un moyen d'améliorer la qualité de la population française. Il s'agit en effet de « faire peut-être naître chez quelques-uns, la vocation du métier de planteur, qui en fera des conducteurs d'hommes, leur donnera des âmes bien trempées dans des corps vigoureux, tout en laissant, plus que tout autre, leur place à cette imagination créatrice et même à cette poésie dont je parlais plus haut. [...] Ainsi, en valorisant les terres de l'Indochine, en servant les intérêts vitaux de la France, nous aurons en même temps accru le nombre des bons citoyens »²⁹. Comme chez Psichari, on retrouve l'idée selon laquelle les colons seraient des poètes, autrement dit des créateurs – les créateurs d'un monde nouveau.

²⁷ Ernest Psichari, *L'Appel des armes*, Paris, Editions Louis Conard, 1946, p. 32-33 [1^{ère} édition : 1913].

²⁸ *Ibid.*, p. 254.

²⁹ Octave Homberg, préface à Georges Le Fèvre, *L'Épopée du caoutchouc*, Paris, Stock, 1927, p. 18.

Dans un contexte marqué par l'idée de décadence, de baisse de l'énergie vitale de la nation, cet argument de propagande est susceptible de faire mouche.

Les figures de colons érigées en modèles dans le texte peuvent tout à fait, alors, être intégrées à la série des professeurs d'énergie : « Son auto [celle du planteur Belin] est en travers, barrant le passage. Il lève deux bras de lutteur. Un masque dur. Un regard direct. Un bon sourire. Il apparaît comme un démiurge »³⁰. Le portrait de ce planteur rencontré en Indochine donne l'image d'une personnalité à la fois vigoureuse et juste (le « bon sourire »), ce que renforce le rythme du passage, composé de phrases simples, parfois nominales. Loin de tourner le dos à la modernité, cependant, Belin est au contraire très attentif aux nouvelles techniques d'exploitation et de mise en valeur de ses terres, à ce que l'on appelle aujourd'hui la recherche agronomique. Il ne s'agit donc plus d'un « barbare » fuyant le monde moderne, mais d'une figure réconciliant énergie et progrès. L'évolution est significative : le colon, ici, n'est plus un « inactuel », mais un individu solidement implanté dans son époque. La réconciliation de l'énergie et de la modernité que Bourget croyait déceler aux Etats-Unis à la fin du XIX^e siècle semble également s'observer aux colonies à partir de l'entre-deux-guerres. Vingt ans après *L'Épopée du caoutchouc*, en 1947, Le Fèvre publiera avec Edmond Tranin un récit destiné à la jeunesse, intitulé *Cap sur l'Afrique*. Le contexte est différent, puisqu'il s'agit de celui de l'après-guerre et de l'Union française, mais la volonté de susciter des vocations et d'inciter à la mise en valeur des colonies reste la même. Les portraits de colons énergiques³¹, qui ne sont plus des conquérants mais des entrepreneurs ou des administrateurs, illustrent à point nommé le discours des auteurs, dans une logique présentant l'entreprise coloniale comme un antidote au déclin.

Donner un visage humain à l'énergie

Les professeurs d'énergie apparaissent donc comme des modèles à imiter pour lutter contre l'épuisement de la France et de l'Europe. Toutefois, si l'on revient à la double conception de la décadence déjà évoquée, on se rend compte qu'ils ont aussi une autre fonction, complémentaire de

³⁰ Georges Le Fèvre, *op. cit.*, p. 139.

³¹ Cette image du colon énergétique est présente chez de nombreux auteurs et constitue un véritable portrait type. Bien des années plus tard, les écrivains africains qui feront retour sur cette période s'en souviendront, tel Henri Lopes dans le *Chercheur d'Afriques*, lorsque le narrateur observe le visage de son père, le médecin César Leclerc, tel que l'a dessiné un artiste : « *Le pince-nez, aujourd'hui totalement démodé, ne réussit pas à affaiblir l'énergie que dégage un visage taillé dans la pierre. La force du menton qu'une vallée divise en deux, la taille du cou, une abondante moustache en chevron et la coupe de cheveux rase, semblable à celle des jeunes conscrits, renforcent cette impression. Bien que le dessinateur se soit arrêté au buste, on imagine les paquets de muscles sur la poitrine et les bras* » (Henri Lopes, *Le Chercheur d'Afriques*, Paris, Seuil, 1990, p. 26). Ce portrait a été inséré dans l'une des publications (fictives) de César Leclerc, ce qui permet à l'auteur de se livrer à une reconstitution de ce qu'étaient les illustrations des ouvrages coloniaux publiés dans les années 1920 et 1930. Une telle représentation des colons contraste fortement avec la vision dégradée que les récits francophones anticoloniaux vont donner de ces personnages, surtout à partir des années 1950. Dans *Les Bouts de bois de Dieu* d'Ousmane Sembene (1960), par exemple, les colons ont perdu leur énergie et leur détermination et n'apparaissent plus que comme des êtres lâches, vantards et alcooliques, incapables de faire face aux bouleversements qui s'annoncent.

la première : canaliser l'énergie de l'époque et éviter son gaspillage, afin de bâtir grâce à elle un monde nouveau. En d'autres termes, il s'agit de redonner un visage humain à une énergie anonyme en l'incarnant dans des individus capables de la contrôler.

Pierre Citti a montré qu'au tournant des XIX^e et XX^e siècles, l'individualisme était souvent considéré comme un ferment, voire comme une cause de déclin ; on lui reprochait d'être à l'origine d'une division du corps social et de conduire les êtres à se pencher sur leur propre moi, au détriment des élans et des impulsions collectives des premiers âges³². Beaucoup voyaient en lui l'une des caractéristiques des civilisations complexes et raffinées. Pourtant, à partir de l'entre-deux-guerres, le rapport entre individualisme et décadence tend sinon à s'inverser (la critique d'un individualisme divisant le corps social ne disparaît pas), du moins à devenir plus complexe, plus problématique. C'est que, précisément, la décadence est également perçue, à cette époque, comme une débauche d'énergie liée au triomphe de la matière sur l'esprit – triomphe qui est aussi celui de la modernité industrielle et uniforme sur la variété du monde. L'individu, dans cette perspective, fait alors l'objet d'une sorte de réévaluation, dans la mesure où il devient un symbole de mesure, mais aussi une garantie de préservation de la diversité. C'est particulièrement vrai dans les textes traitant des Etats-Unis. Alors que la représentation de l'Amérique était encore relativement nuancée jusqu'à la Première Guerre mondiale, elle se fait de plus en plus critique, voire hostile dans les années 1920 et 1930³³. Les Etats-Unis ont désormais tendance à être considérés comme un espace où l'autonomie individuelle est vouée à disparaître et où les êtres humains ressemblent à de véritables robots. Cette vision caricaturale est celle de Georges Duhamel dans *Scènes de la vie future* (1930), mais on la retrouve à des degrés divers chez d'autres écrivains³⁴. Tandis que Paul Bourget, en 1895, insistait sur la force des individualités américaines, Duhamel souligne ce qu'il estime être le caractère mécanique et aliénant de la vie aux Etats-Unis, par opposition au sens de la mesure et à l'individualisme épicurien dont témoigneraient encore les Européens, et notamment les Français. Les discours anti-américains et anti-urbains se mêlent dans la crainte d'une uniformisation et d'une industrialisation qui toucheraient en premier lieu les créations artistiques et culturelles³⁵.

Cette représentation d'une modernité aliénante, destructrice des spécificités individuelles, est fréquente à l'époque. Dans un essai de 1932 intitulé « Le Changeur d'or », Marguerite Yourcenar en offre une autre illustration. Résumant en quelques pages les grandes évolutions de l'histoire moderne et contemporaine, elle affirme que la modernité serait née d'une catégorie d'individus, les marchands, qui seraient sortis des limites de leur communauté pour commercer avec d'autres cités et d'autres pays ; mais cette modernité économique aurait abouti, au bout de quelques siècles, à une modernité industrielle qui se serait retournée contre les individus et les aurait broyés³⁶. Jusqu'à la fin de sa carrière, la romancière insistera sur ce thème de l'aliénation, de la déshumanisation, allant jusqu'à comparer les habitants de Tokyo à « onze millions de robots »³⁷ dans *Le Tour de la prison*, texte inachevé rédigé dans les années 1980. Ainsi, la société moderne, avec sa puissance aveugle,

³² Pierre Citti, *op. cit.*, p. 69-75.

³³ Cette distinction est l'une des conclusions du colloque *L'Amérique au tournant (1890-1920)*, qui s'est tenu à l'Université de Fribourg (Suisse) les 27 et 28 avril 2017.

³⁴ Voir à ce sujet Philippe Roger, *L'Ennemi américain. Généalogie de l'antiaméricanisme français*, Paris, Seuil, 2002.

³⁵ Voir à ce sujet Michel Collomb, *La Littérature Art Déco*, Paris, Klincksieck, 1987.

³⁶ Voir Marguerite Yourcenar, « Le Changeur d'or », in *Essais et Mémoires*, éd. cit., p. 1668-1677.

³⁷ Marguerite Yourcenar, *Le Tour de la prison*, in *Essais et Mémoires*, éd. cit., p. 628.

apparaît comme une menace pour l'autonomie individuelle ; l'énergie de ce monde anonyme, d'où les différences seraient bannies, se consumerait en pure perte. Dans un tel contexte, les professeurs d'énergie n'ont plus seulement pour vocation d'offrir un antidote à l'épuisement, mais aussi de canaliser et, en quelque sorte, de domestiquer cette puissance dévoyée pour en tirer parti.

Cet enjeu contribue – au moins partiellement – à expliquer le succès des figures de bâtisseurs d'empires dans la littérature de la première moitié du XX^e siècle. La littérature coloniale en offre des exemples intéressants, notamment – mais pas uniquement – dans les biographies hagiographiques consacrées au maréchal Lyautey durant l'entre-deux-guerres. J'analyserai ici celle qu'a publiée André Maurois en 1931, l'année où s'est tenue l'exposition coloniale de la porte Dorée, dont Lyautey était le commissaire général. Les colonies, dans cet ouvrage, sont présentées de manière assez convenue comme des pays neufs à modeler, et l'on retrouve le thème des coloniaux énergiques et créateurs : « Ces hommes parlaient de vie active, de créations de villes, de pays neufs que l'on pouvait modeler. Que se passait-il ? Il semblait tout à coup à Lyautey qu'il respirait une atmosphère plus saine »³⁸. Au-delà de la mise en valeur et de l'exploitation des territoires nouvellement conquis, c'est bien d'une régénération de la métropole qu'il s'agit aussi : « Il se demandait s'il n'y avait pas à espérer davantage, si les colonies ne pouvaient devenir comme une sorte d'école sociale pour la métropole, comme un apprentissage de la vie active, d'où reviendraient des chefs, des administrateurs, capables de donner une vie nouvelle au vieux pays »³⁹. Lyautey, dans l'ensemble du texte, est présenté comme un conducteur d'hommes et un bâtisseur d'empire ; modèle d'énergie, il aurait exercé sur ceux qui l'ont côtoyé une autorité et un ascendant irrésistibles : « Tous ceux qui ont été associés à cette œuvre en ont conservé une impression forte et heureuse. C'était l'action créatrice, qui est le besoin le plus constant de la nature humaine »⁴⁰. Or si Lyautey est un « inactuel » à sa manière, s'il ne se sent pas à l'aise dans la France contemporaine, il ne tourne pas non plus le dos à la modernité technique et, comme les colons décrits par Georges Le Fèvre, se préoccupe avant tout d'organiser ses conquêtes. On est très loin des barbares mystiques d'Ernest Psichari, qui cherchaient d'abord à échapper à un monde dont ils ne partageaient pas les valeurs. Lyautey lui-même, d'ailleurs, si l'on en croit Maurois qui le cite à plusieurs reprises dans le livre, refusait catégoriquement d'associer l'image du barbare – connotée ici négativement – à la colonisation : « Il y a des gens qui traitent les entreprises coloniales de barbares. Quelle sottise ! Partout où j'ai passé, ç'a été pour construire et, ce que je devais détruire, je le reconstruisais ensuite, plus solide et plus durable »⁴¹. Aux barbares destructeurs s'opposent par conséquent, dans la France de 1931 en train de célébrer son empire, les colons bâtisseurs, qui ont réussi à préserver l'énergie des premiers âges pour la faire servir à une entreprise résolument moderne – et qui, de ce fait, ne sont pas sans analogie avec les Américains énergiques que décrivait Paul Bourget à la fin du XIX^e siècle, à une époque où l'antiaméricanisme français était moins virulent qu'au début des années 1930. Le thème des « pays neufs » permet ainsi de réconcilier l'énergie, la modernité et le progrès, dans une logique de conjuration de la décadence. L'individu n'est plus perçu comme un ferment de division de la communauté nationale, mais comme une partie du tout, au service de l'œuvre impériale : « Avant cette expérience coloniale, il [Lyautey] avait eu en France l'impression pénible d'un pays divisé, affaibli par un siècle de napoléonisme, de centralisation excessive, de peur des responsabilités, et surtout par un goût pour une forme d'esprit

³⁸ André Maurois, *Lyautey*, Paris, Plon, 1931, p. 52.

³⁹ *Ibid.*, p. 74.

⁴⁰ *Ibid.*, p. 254.

⁴¹ *Ibid.*, p. 256.

que Lyautey, être enthousiaste, romantique, avait toujours détestée : l'ironie. Il avait maintenant repris confiance dans le Français-individu »⁴². On retrouve, dans ce passage, l'opposition entre conviction et scepticisme qui était au cœur de la dichotomie du barbare et du civilisé chez Bourget. Toutefois, les colons de 1931 ne sont plus des êtres rudes, quasi primitifs ; soldats mais aussi ingénieurs, techniciens, architectes, agronomes, etc., ce sont des hommes de savoir qui ont tout à fait leur place dans le monde moderne – non plus celui des vieilles civilisations décadentes, mais celui des pays neufs à bâtir. Le portrait de Lyautey, pour sa part, est bien celui d'un professeur d'énergie qui ne se contente pas de commander ses troupes, ni d'administrer les territoires qui lui sont confiés, mais qui devient une véritable source d'inspiration pour ceux qui ont la chance de croiser sa route.

Cette valorisation d'individus capables de donner un visage humain à l'énergie, de l'incarner pour la faire servir à une œuvre utile, ne se limite cependant pas à la littérature coloniale. On la retrouve aussi dans des œuvres qui ne sont en rien des textes de propagande, comme *Mémoires d'Hadrien* (1951) de Marguerite Yourcenar. La romancière, dans ce texte, ne cherche pas à présenter le modèle monarchique comme un modèle universel, ni, encore moins, à affirmer que les solutions retenues dans l'Antiquité pourraient être transposées dans le contexte de l'après-guerre ; son objectif est plutôt de faire le portrait d'un homme confronté à une période complexe, comparable par certains aspects à la période contemporaine mais possédant aussi sa spécificité. Or, comme le Lyautey de Maurois, l'empereur qu'elle met en scène témoigne de qualités multiples, dont celles d'un bon soldat, d'un grand bâtisseur et d'un excellent administrateur. C'est que l'Hadrien de Yourcenar n'est pas l'Hadrien décadent représenté par Paul Bourget dans « Un César voyageur » ; on peut même émettre l'hypothèse selon laquelle Yourcenar conteste cette représentation et souhaite donner de son héros une tout autre image. L'Hadrien des *Mémoires* est en effet un militaire aguerrri, ainsi qu'un prince lucide et déterminé, capable d'agir quand il le faut, même si c'est à contrecœur, comme dans l'épisode de la guerre de Judée. Esthète, amateur d'art, artiste lui-même à ses moments perdus, il demeure critique à l'égard des prétentions et des poses intellectuelles lorsqu'elles ne sont pas appuyées sur l'expérience, au point que l'on trouve parfois chez lui, paradoxalement, les traces d'une forme d'anti-intellectualisme typique des détracteurs de la décadence. Ainsi, malgré la réputation ambivalente de l'empereur, Yourcenar a choisi de construire un personnage qui est le contraire d'un décadent et se rapproche, par certains côtés, de la figure du professeur d'énergie. Or Hadrien, dans le roman, apparaît comme un médiateur entre le cours de l'histoire, nécessairement chaotique, et ce que devrait être l'ordre des choses, comme l'un des rares individus capables sinon de les réconcilier, du moins de les rapprocher : « l'autorité que j'exerçais était moins un pouvoir qu'une mystérieuse puissance, supérieure à l'homme, mais qui n'agit efficacement qu'à travers l'intermédiaire d'une personne humaine »⁴³. Ce passage constitue la transcription au discours indirect libre de l'hommage prononcé par l'acteur Polémon en l'honneur de l'empereur lors de la dédicace de l'Olympéion, à Athènes – hommage mentionné dans les sources historiques, mais dont le contenu n'est pas parvenu jusqu'à nous et que Yourcenar a donc imaginé pour corroborer sa vision et son portrait d'Hadrien⁴⁴. L'individu, dans cette perspective, apparaît comme l'intermédiaire qui, par son expérience de l'universel, parvient à donner un sens à l'action politique, autrement dit à la faire correspondre dans la mesure du possible à ce qu'est l'ordre des choses ; mais il est aussi le

⁴² *Ibid.*, p. 74.

⁴³ Marguerite Yourcenar, *Mémoires d'Hadrien*, Paris, Gallimard, 1974, p. 192 [1^{ère} édition : 1951].

⁴⁴ Voir à ce sujet Rémy Poignault, « Alchimie verbale dans *Mémoires d'Hadrien* de Marguerite Yourcenar », *Bulletin de l'association Guillaume Budé*, octobre 1984, p. 302.

guide et le capitaine qui réussit à canaliser l'énergie éparse dans le monde (cette « mystérieuse puissance » évoquée par Polémon) afin de lui imposer une direction et de l'employer au service de ses semblables, au lieu de la laisser se dissiper en pure perte. Comme le Lyautey de Maurois, mais aussi comme certaines figures de colons que l'on trouve dans la littérature de l'époque, l'Hadrien de Yourcenar, bien qu'il ne soit pas construit à partir des mêmes présupposés idéologiques qu'eux et ne soit pas destiné à illustrer un discours de propagande, cherche à réconcilier l'énergie et la civilisation, autrement dit à dépasser l'antinomie du barbare conquérant et du civilisé décadent qui a longtemps sous-tendu les représentations associées à la notion d'énergie.

Nicolas Di Méo

(Université Bordeaux Montaigne / Université de Strasbourg)